

La confirmation du Kronprinz

Il est bien dommage que la France ait choisi, pour être républicain, le moment où il n'y a plus de mauvais rois en Europe.

fenêtre, et ils passent ensemble quelques jours heureux. Le père, lui, à quelquefois la main lève. Un jour, en entrant dans la chambre des enfants, il vint le Kronprinz qui tapait du pied en criant: "Vous devez m'obéir parce que je suis le Kronprinz."

BRAS LONG ET Mémoire Courte.

M. le nouveau député est assis chez lui, à son bureau. Il a tracé sur une feuille de papier une sorte de demi-lune qui a la prétention de représenter la salle des séances de la Chambre des députés; il a divisé cette demi-lune en petits compartiments qui figurent les sièges des représentants du peuple et dans l'un des petits compartiments il a tracé en une écriture ou un graphophone reconnaîtrait à première vue un immense "contentement de soi-même" le mot: MOI.

UN SINGULIER OUBLI.

On avait totalement oublié que la Crète n'a pas encore de gouverneur. On se souvient que, l'année dernière, la question de savoir qui gouvernerait cette île boulevrait toutes les chancelleries.

Et il rêve, perdu dans la fumée d'un cigare—acheté déjà au rabais—de la séance où il osera jeter sa première interruption... Oui, mais quelle interruption?... Peut-être: "assez! assez!" ou: "plus haut!..." ou encore: "aux voix! aux voix!" ça dépendra...

sives eussent un peu troublé ma raison pour que j'aie en la folie d'offrir un bureau de tabac!... Mais vous ne savez donc pas, malheureux, qu'il y a des milliers et des milliers de postulants qui depuis des années attendent leur tour? Et des postulants protégés par des ministres, par des ambassadeurs, par le Président lui-même!

UNE Page émouvante D'HISTOIRE.

Le procès Cadoudal—Le général Moreau.

C'est ce jour-là qu'il prit fin, après treize jours de débats publics; quarante six prévenus y étaient impliqués, au premier rang desquels Georges Cadoudal et le général Moreau. Ils étaient accusés d'un complot ayant pour but d'attaquer de vive force le Premier Consul sur la route de la Malmaison et de s'en défaire pour replacer les Bourbons sur le trône.

et sa femme emportèrent quelques jours après celle du duc de Rivière, et six autres furent également graciés. Le 25 juin, Cadoudal et sept autres furent exécutés.

LE CHANTEUR NICOLINI.

Le chanteur Nicolini a laissé, en mourant, toute sa fortune, évaluée à un million, à sa femme. Ce million-là vient s'ajouter à beaucoup d'autres, et je crois bien que trente mille livres de rente de plus ou de moins n'importent guère à Mme Adeline Patti. L'illustre artiste a en et a encore dans son gousier tous les trésors de Golconde.

Il est extrêmement délicat, en effet, d'être le mari d'une étoile, surtout d'une étoile de pareille grandeur. On a beau l'avoir épousée par amour, on n'en paraît jamais les malveillants, et encore moins les jaloux, qui vous font payer très cher votre bonne fortune.

Et tout cet or dont on la couvrait rend plus facile encore votre situation, Nicolini était pourtant un artiste lui-même, mais sans comparaison possible avec la Patti. On ne le soupçonnait même pas d'avoir, lui aussi, tiré de son gousier, qui était un fort joli gousier de ténor, ce million qu'il a si galamment légué à sa femme.

Cinquème électeur.—Si je ne me trompe, c'est une place de gardien de square que vous m'avez fait espérer... C'est bien possible... Ou est-il, votre square?... Cinquème électeur.—Mais, ça m'est égal... pourtant, comme j'habite rue Legendre, le parc Monceau ferait assez mon affaire...

PETITES DEFINITIONS.

L'AMITIE. L'amour est le cœur ébloui, l'amitié, c'est le cœur éclairé.

JOURNAL. Un artichaut: beaucoup de feuilles, peu de fond.

PIANO. Animal avec ou sans queue (très dangereux) dont la morsure sur notre tympan produit la moitié des maladies nerveuses de notre siècle.

LA MODESTIE. La pudeur du mérite.

LE SOUVENIR. L'oiseau chanteur qu'il faut écouter dans la solitude.

L'ESPÉRANCE. L'écho de nos desirs.

LA LOI. L'enfer des voleurs, le purgatoire des honnêtes gens et le paradisa des fripons.

LA PLUME. Un fardais pour le zéphir, le courrier de la pensée, un encensoir et une arme.

RAGUE DE SANCHALES. Le premier anneau d'une chaîne.

TRAIN. Un bruit qui court.

Interdiction du corset

Aux termes d'une ordonnance du nouveau ministre de l'instruction publique en Russie, M. Bogoljowoff, interdiction est faite aux élèves des écoles supérieures et des gymnases pour filles, ainsi qu'aux élèves des conservatoires de musique et des beaux-arts, de porter dorénavant des corsets.

Sur une tombe au printemps

La vieille croix s'éteint au fond du cimetié. Mais l'astre enlève les signes des douleurs. La fanfare y fait halte et de ses drapeaux découverts agitant la courbe tout entière.

La seule ligne à Louisville et Cincinnati

1898—"DIRECTOIRY" D'AFFAIRES DE LA NOUVELLE-ORLÉANS. Usé par tant de mains calleuses, terni au fond du bas de laine, il est un peu de ce salaire des champs que j'ai voulu célébrer.

1898—"DIRECTOIRY" D'AFFAIRES DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

1898—"DIRECTOIRY" D'AFFAIRES DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

1898—"DIRECTOIRY" D'AFFAIRES DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

leur unique joie, c'est leur famille, la femme qu'ils aiment et qu'ils respectent, leurs enfants qui sont leur espoir.

Hier, nous avons vu, à Potsdam, l'Empereur allemand, entre sa femme et sa mère, conduire ses enfants devant le tombeau de Frédéric III, le stoïque héros.

Puis ils s'acheminèrent vers l'église de la Paix où les deux fils aînés devaient être confirmés. Sans doute, dans l'assistance princière, dans la foule des ministres et des fonctionnaires qui se pressaient autour d'eux, il y avait bien des ambitions et des vanités en dispute.

Et, alors, tout naturellement, on se prend à penser que les questions n'ont que l'importance qu'on leur donne, que cette importance est toute relative et que ce qui semblait urgent hier, n'est plus le lendemain. La vraie sagesse, le Turc l'a reçue en partage, lui qui professe qu'il faut toujours remettre au lendemain ce qu'on ne peut faire, le jour même.

Les sceptiques souriront car évidemment ces jeunes princes ne font pas partie "du dernier bateau". Ce ne sont pas des enfants "fin de siècle". Ne se contentent-ils pas à neuf heures tous les jours sans murmure? Et, quand ils partent pour Berlin, le prince Eitel-Friedrich, le plus aimable des deux, ne s'en va-t-il pas chez un boulanger de Ploen pour acheter un beau morceau de pain noir, "parce que petite mère n'en a pas comme ça à Berlin"?

Lorsque l'Impératrice, qui a soupiré toute la Cour par son exquise bonté, et qui est une mère admirable, au moins sa visite à Ploen, en annonçant, ces deux grands garçons hisser, au-dessus de la porte de leur chalet, l'étendard de l'Impératrice; quand le train arrive en gare, en un clin d'œil l'étiquette est oubliée. Ils courent au devant, les bras ouverts, en criant: "Maman!" et ce ne sont pendant quelques instants, que gros bûchers sonores, qu'embrassades et que rires. L'Impératrice s'installe près d'eux, dans une chambre à une

LES REGIONS ARCTIQUES.

L'insuccès de la malheureuse expédition Andree ne semble pas avoir diminué les sympathies des Suédois pour les régions arctiques. Il est plus probable que l'infatigable aéronaute ne reviendra jamais et voici qu'un de ses compatriotes se prépare à partir à son tour.

M. le député, cherchant dans sa mémoire.—Des promesses? Premier électeur.—Oui... "donnant, donnant" nous avez-vous dit avant le vote... Or, nous nous avions promis nos voix, nous nous les avons données et nous espérons qu'à votre tour...

M. le député, sursautant.—Un bureau de tabac? Je vous ai promis un bureau de tabac... Ça n'est pas possible! Mais n'oubliez pas que vous avez promis un bureau de tabac...

M. le député.—Moi, par exemple, vous m'avez promis un bureau de tabac... Ça n'est pas possible! Mais n'oubliez pas que vous avez promis un bureau de tabac...

M. le député.—Moi, par exemple, vous m'avez promis un bureau de tabac... Ça n'est pas possible! Mais n'oubliez pas que vous avez promis un bureau de tabac...

Quatrième électeur.—Vous m'avez promis un bureau de tabac... Ça n'est pas possible! Mais n'oubliez pas que vous avez promis un bureau de tabac...

M. le député.—Moi, par exemple, vous m'avez promis un bureau de tabac... Ça n'est pas possible! Mais n'oubliez pas que vous avez promis un bureau de tabac...

M. le député.—Moi, par exemple, vous m'avez promis un bureau de tabac... Ça n'est pas possible! Mais n'oubliez pas que vous avez promis un bureau de tabac...

M. le député.—Moi, par exemple, vous m'avez promis un bureau de tabac... Ça n'est pas possible! Mais n'oubliez pas que vous avez promis un bureau de tabac...

M. le député.—Moi, par exemple, vous m'avez promis un bureau de tabac... Ça n'est pas possible! Mais n'oubliez pas que vous avez promis un bureau de tabac...

habit, et la retenir à dîner. Elle vous a vu venir bien sou- vent, répondis-je. Jeune, vous étiez déjà marqué du signe devant qui s'incline le respect des fous. Vous l'avez porté à la ville, dans l'ardeur des combats, ce signe qui fait vaincre, et c'est de lui maintenant qu'est faite la noblesse de votre front.

—Non, car la vieillesse est à elle seule, une gloire. L'éclat des yeux de ceux qui vont mourir, vient de ce qu'il y a derrière la fleur de la vie qui s'éteint, la fleur de la vie pure qui s'allume. Ce n'est pas d'ailleurs dans la fraicheur des cités qu'on peut connaître la sublime vieillesse. Le bonheur qu'elle apporte veut, pour être savouré, le calme. Et puis elle a tant à faire, elle est si pressée!

—Et moi, je ne l'ai connue qu'une fois, tu entends, une fois. Alors faire un tour sur la place, je vais te raconter ça. Il se leva, prit son chapeau, nous autorisa de nous poing la cour- roie de son bâton.

Mais elle participait à la vie universelle, étant le centre d'un petit monde, l'asile de paix, tousjours ouvert au fond d'un vil- lage, au lieu d'être un nid de solitude. Elle dominait de la hauteur de son clocher les maisons d'alentour. De loin on l'aperce- vait, immobile et muet, comme le pasteur au milieu de son troupeau; et sur toute la terre il y avait des clochers pareils, dressés dans l'air comme des phares, afin de mon- trer à ceux qui travaillent le che- min de la demeure, à ceux qui reviennent le chemin de Dieu. Vieil- lie au reste pour tant de confiden- ces reçues, pour tant de peines et de joies charitables, mais em- preinte de la majesté que donne une longue tradition, elle était silencieuse, apaisée, prête à parler seulement les dimanches, par sa mille voix de ses cloches secouées.

—Tu vois, petit, ces mesures où tant de générations ont passé, ces arbres qui me semblaient si grands autrefois, et qui me semblent au- jourd'hui bien humbles. Il n'est pas un endroit de cette place où je n'aie joué; j'ai jeté des billes dans ce trou, gravé mon nom sur cette écorce; voici le ruisseau où j'ai fait naviguer des canots de papier. Tout est resté pareil, seul j'ai vieilli. Nous ne faisons que passer. Cette farce dont j'étais si fier je n'en avais que le dégoût, d'autres, comme toi, l'ont aujourd'hui qui, à leur tour le céderont à ceux qui suivent. La nature autour de nous est immuable, et c'est ce qui en fait la tristesse et l'harmonie.

Dans les villes, tout se trans- forme avec nous. L'éprouvé, né, à peine devient du passé, le pro- grès mêlé à la nôtre sa vie hési- tante, on ne se sent pas vieillir. Ici au contraire, l'éternel décor nous rappelle la brièveté de notre existence, et c'est une profonde leçon pour notre orgueil. Le ci- metière est là, près de la maison, il n'y aura qu'un saut à faire quand viendra le grand soir. On a son coin marqué, entre les pa- rents, on passe chaque jour de- vant la terre qui s'ouvre. On en frémit d'abord, on finit par en sourire. On s'habitue à cette idée épouvantable en songeant à ceux qui ont vécu, à ceux qui vi- vent après. Et la mort n'est plus une étrangère, c'est presque une amie qu'on attend... J'ai vécu là-bas, parmi les hommes, j'ai suivi la commune loi, j'ai ai- mé, j'ai souffert, j'ai eu les triom- phes qui gressent et dont on se lasse si vite... J'ai voulu revenir ici, parmi les choses familières de mon enfance, remettre de l'ordre dans mon âme, et c'est ici à la veille de partir, que je l'ai connue enfin, la Gloire, non pas l'official- le, qu'on vante, mais la pure anony- me Gloire, vraiment noble par ce que elle est en bas.

—Tu vois, petit, ces mesures où tant de générations ont passé, ces arbres qui me semblaient si grands autrefois, et qui me semblent au- jourd'hui bien humbles. Il n'est pas un endroit de cette place où je n'aie joué; j'ai jeté des billes dans ce trou, gravé mon nom sur cette écorce; voici le ruisseau où j'ai fait naviguer des canots de papier. Tout est resté pareil, seul j'ai vieilli. Nous ne faisons que passer. Cette farce dont j'étais si fier je n'en avais que le dégoût, d'autres, comme toi, l'ont aujourd'hui qui, à leur tour le céderont à ceux qui suivent. La nature autour de nous est immuable, et c'est ce qui en fait la tristesse et l'harmonie.

Dans les villes, tout se trans- forme avec nous. L'éprouvé, né, à peine devient du passé, le pro- grès mêlé à la nôtre sa vie hési- tante, on ne se sent pas vieillir. Ici au contraire, l'éternel décor nous rappelle la brièveté de notre existence, et c'est une profonde leçon pour notre orgueil. Le ci- metière est là, près de la maison, il n'y aura qu'un saut à faire quand viendra le grand soir. On a son coin marqué, entre les pa- rents, on passe chaque jour de- vant la terre qui s'ouvre. On en frémit d'abord, on finit par en sourire. On s'habitue à cette idée épouvantable en songeant à ceux qui ont vécu, à ceux qui vi- vent après. Et la mort n'est plus une étrangère, c'est presque une amie qu'on attend... J'ai vécu là-bas, parmi les hommes, j'ai suivi la commune loi, j'ai ai- mé, j'ai souffert, j'ai eu les triom- phes qui gressent et dont on se lasse si vite... J'ai voulu revenir ici, parmi les choses familières de mon enfance, remettre de l'ordre dans mon âme, et c'est ici à la veille de partir, que je l'ai connue enfin, la Gloire, non pas l'official- le, qu'on vante, mais la pure anony- me Gloire, vraiment noble par ce que elle est en bas.

—Tu vois, petit, ces mesures où tant de générations ont passé, ces arbres qui me semblaient si grands autrefois, et qui me semblent au- jourd'hui bien humbles. Il n'est pas un endroit de cette place où je n'aie joué; j'ai jeté des billes dans ce trou, gravé mon nom sur cette écorce; voici le ruisseau où j'ai fait naviguer des canots de papier. Tout est resté pareil, seul j'ai vieilli. Nous ne faisons que passer. Cette farce dont j'étais si fier je n'en avais que le dégoût, d'autres, comme toi, l'ont aujourd'hui qui, à leur tour le céderont à ceux qui suivent. La nature autour de nous est immuable, et c'est ce qui en fait la tristesse et l'harmonie.

gloire. On le prie sottement, avec un ardeur humaine égoïste, plus vraiment humaine, sous les volutes sonores où tant d'hommes inquiètes viennent chercher la paix qu'on ne trouve nulle part. Je me tiens debout, près de la porte, parmi les humbles, et j'en- tends avec eux les psaumes d'un joyeux rajoute. Puis, je vais m'asseoir au cabaret, je vois passer de belles dames en tenue d'opéra, elles me crient pour elles une visite comme les autres. Je fais toujours un brin de toilette, veston clair, chemise blanche, une fleur à la boutonnière. Ma canne, ma pipe, elle me vaillent à la traverser. Or, ce jour-là comme j'étais à mi-chemin, le ciel se couvrit, le tonnerre éclata, des larges gouttes de pluie s'écrasèrent dans la pous- sière, et moi de prendre ma course, éperdu, à travers les champs, et d'arriver dans quel état, trempé, couvert de boue.

J'étais donc devant les marches à regarder le défilé, et il demeura appuyé sur mon bâton, le chapeau à la main, car le temps s'était remis quand une vieille femme parut au haut du perron. Ah, petit, un amour de vieille, haute comme ça, toute cassée, avec des gestes raides et menus, et une figure ronde, ridée comme une pomme tachée au jusse de rouille. Vêtue de d'ouï, elle tenait à la main son mouchoir, à l'an- cienne mode, et marchait lente- ment pour ne point souiller sa robe. Elle m'aperçut, hésita, puis son sang lui sauta au visage, elle sourit. Je la regardais sur- pris, croyant la reconnaître et je

m'apprêtais à lui faire compliment sur sa bonne mine, quand tout à coup, elle fouilla dans sa bourse de cuir, et délicatement, avec une jolie révérence du temps jadis, elle déposa dans mon chapeau deux sous, tu entends, deux sous... Elle me prenait pour un pauvre!

—Elle avait raison, la vieille, je suis un pauvre. J'ai jeté au quatre vents le meilleur de moi-même, j'ai répandu mon cœur en mes livres, j'ai donné tout ce que j'avais. Les bons hommes que j'ai créés dans la souffrance, c'est de ma chair qu'ils sont nés. Ils ont aussi des yeux qui s'étonnent, des gestes qui veulent s'étendre, ils savent dire les paroles qui con- solent. Ma sensibilité, ma vision claire des choses, ce qu'il y a en moi de tendre et de passionné, je leur ai tout donné, avec mon soufflé.

Où, l'artiste est pauvre. Il ré- pand autour de lui la lumière. Mais cette lumière le consume, et c'est la raison de son génie. Il est parti à la fois au cristallin que fait gémir le vent et à l'eau pure où se mirent les nuages tourmen- tés du ciel. Celui qui agit, qui dompte les âtres ou les éléments, qui se renouvelle sans cesse aux sources vives, celui-là est riche des paysages contemplés, des énergies vaincues. Mais celui qui rêve, qui absorbe les rayons épars, qui réfléchit sans sur son miroir la beauté, et qui la rejette, magnifié par l'art à travers le monde, celui-

Il a le droit de cette force créa- trice qu'il a profité des autres hom- mes, ces aveugles qui veulent voir. Il transporte sur la toile, le papier ou le marbre hors de lui, hors de la périssable enveloppe commune à tous, son âme vibrante, afin qu'elle ne périsse pas avec son corps... Celui-là est pauvre.

—Allons petit, rentrons déjeu- ner... Je descends la colline vers la nuit où sont les tombes. La vie a été belle pour moi. Elle m'a donné plus que je ne méritais, plus que je ne demandais. J'ai eu des rubans et des croix. Il y a, me dis-tu, des jeunes gens qui m'aiment sans me connaître, et qui songent, le soir, penchés sur mes livres, j'ai méprisé les suc- cès faciles, les renommées qu'on bâtit en un jour. Je suis resté au pays pour me préparer à bien mourir. Et c'est ici à la veille de renouer aux choses de ce monde, que je l'ai connue seulement, la vraie Gloire, ce sou d'une psyssane qui, sans doute, ne sait pas lire.

Usé par tant de mains calleuses, terni au fond du bas de laine, il est un peu de ce salaire des champs que j'ai voulu célébrer. En revenant à moi, il est revenu à la terre. Aussi, je le garde, ce bout de cuivre anonyme et banal comme la seule récompense de mon effort, qui fut de faire pleu- rer les vieillards et les enfants, ceux qui ne lisent plus et ceux qui ne lisent pas encore.

Parmi tant de médailles d'or, d'argent, de vermeil, des gros sous, en somme il est pour moi

Mrs. Winslow's Soothing Syrup. Has been used for over FIFTY YEARS BY MILLIONS OF MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEething with EFFECT SUCCESS IT SOOTHES THE CHILD, SOFTENS THE GUMS, ALLAYS ALL PAIN, CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHEA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and get the genuine Mrs. Winslow's Soothing Syrup. And see the other kind, it's a better one, a bottle.

La seule ligne à Louisville et Cincinnati avec classes à douzains gratuits.

1898—"DIRECTOIRY" D'AFFAIRES DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

1898—"DIRECTOIRY" D'AFFAIRES DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

1898—"DIRECTOIRY" D'AFFAIRES DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.